

LE HARENG ET LE SAXOPHONE

DU MÊME AUTEUR

Chez les Weil. André et Simone
Buchet-Chastel, 2009

À New York il n'y a pas de tremblements de terre (nouvelles)
Éditions Flammarion, 1984, prix George Sand
HB Éditions, 2002

Les Reines du Luxembourg (roman)
Éditions Flammarion, 1991

Le Jardin de Dima (nouvelles)
Éditions Flammarion, 1995

Les Vendanges de Rachi (roman)
Éditions Flammarion, 2000

Jeux (nouvelles)
HB Éditions, 2000

La Bulle Cauchemar (roman)
Éditions Joëlle Losfeld, 2005

POUR LE THÉÂTRE

Une roue de moto dans le salon
ALNA éditeur, 2005

POUR LA JEUNESSE

Le Mazal d'Elvina
Médium, l'École des loisirs, 2001
prix Sorcières

Le Miroir d'Elvina
L'École des loisirs, 2003

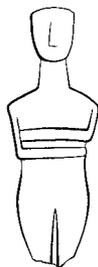
Elvina et la fille du roi Salomon
L'École des loisirs, 2004

Jonas, le poisson et moi
L'École des loisirs, « Neuf », 2006

SYLVIE WEIL



LE HARENG
ET LE SAXOPHONE



BUCHET ❁ CHASTEL

© Libella, Paris, 2013
ISBN : 978-2-283-02627-4

Pour Clara

La Cadillac

New Rochelle, 1954

– Regardez-moi un peu ces Dagsmars. C’est quelque chose, non ?

On savait que Mounya venait de s’offrir une Cadillac, mais c’est une chose de savoir, une autre de voir. On en prend plein la vue, c’est le cas de le dire. Une merveille qui brille de tous ses chromes, là, sous le soleil oblique d’une fin d’après-midi de juin. Deux tons de beige, mais quand on a dit beige on n’a rien dit. Le bas est d’un beau ton chaud, plutôt café au lait, et la partie supérieure est crème. Quelle distinction, quelle élégance ! Voyez le gigantesque pare-brise panoramique, tout d’une pièce ! Et les deux butoirs en forme d’obus, les fameux Dagsmars, du nom de l’actrice dont la poitrine avantageuse, mise en valeur par un soutien-gorge aux bonnets coniques, fait régulièrement la couverture

des magazines. Ce Mounya, décidément, il ne se refuse rien !

La merveille s'offre en toute innocence aux regards des invités venus fêter la Bar Mitzvah de Michael, le fils aîné de Mounya et de Clara. Hier samedi, Michael a été appelé pour la première fois à la Torah. Une belle et émouvante occasion, la Bar Mitzvah de ce garçon qui, puisqu'il a atteint ses treize ans, est désormais un homme au regard de la Loi juive, et un homme qui porte le nom de son grand-père paternel assassiné jadis, en même temps que son fils cadet, dans un village d'Ukraine, par les bandits de Petlioura. Cet aïeul martyr qui, avant d'être tué, a demandé qu'on lui laisse le temps de réciter le Kaddish pour son fils, ainsi que l'a rappelé le rabbin. Mais on ne pense pas à ça maintenant, et ceux, assez rares, qui aiment se livrer à ce genre de réminiscences ont eu tout le temps de le faire hier matin à la synagogue. Aujourd'hui, c'est la fête.

Les oncles et tantes, les cousins et cousines de Clara, tous des Shackman – Mounya n'a ici que sa mère et sa sœur – ont fait le trajet brûlant de Brooklyn à New Rochelle, toutes vitres baissées pour essayer de respirer, décoiffés et fripés par l'air de toute façon irrespirable, écœurant de chaleur et de moiteur. Ils ont garé leurs voitures le long de la pelouse. Les hommes tirent sur leur veste pour la défroisser,

les femmes sur leur robe qui leur colle aux cuisses. On s'essuie le visage, on se donne un coup de peigne, les femmes remettent une couche de rouge à lèvres. On vérifie que le chèque ou le stylo (plume en or, cela va sans dire) destiné au *Bar Mitzvah boy* est bien dans le sac à main ou dans la poche du complet. Pour la plupart, c'est la première fois qu'ils mettent les pieds dans la nouvelle maison de Mounya et de Clara. Mais c'est à peine s'ils regardent la maison. Ils n'ont d'yeux que pour la Cadillac avec son pare-brise panoramique, des masses de chromes... et les Dagmars!

– Vous avez jeté un coup d'œil à l'intérieur? Le volant aussi est de deux tons! Quel raffinement!

– Et la climatisation! Et la radio!

– Quelqu'un a vu la robe de Clara? demandent les femmes, fatiguées de parler des Dagmars, fatiguées d'imaginer comment ce serait de se faire promener dans une Cadillac, rafraîchies par la climatisation et bercées par la voix de Frank Sinatra. Fatiguées par la certitude que ce n'est pas à elles que ça risque d'arriver.

La robe de Clara? Personne n'a la moindre idée, la robe est un secret. Une création de la tante Mary Shackman, bien entendu, qui depuis près de trente ans habille les femmes de la famille et les transforme en stars de Hollywood.

Sur la pelouse à l'arrière de la maison, on a dressé une vaste tente, et sous la tente, des tables rondes couvertes de belles nappes blanches, de belles assiettes, de belle argenterie, autour d'une piste de danse. L'orchestre a déjà commencé à jouer. Au centre de chaque table, il y a un bouquet de fleurs. Les invités cherchent leur place, désireux de se poser, de s'installer, curieux de savoir avec qui on les a placés. Alors ils s'aperçoivent que les bouquets sont tous différents, roses, pivoines, œillets... et que la petite carte qui leur a été donnée lorsqu'ils sont entrés sous la tente porte le nom d'une fleur.

Un vieux cousin Shackman, venu de Toronto, demande en yiddish à un serveur qui ne le comprend pas : « Ça signifie quoi, mimosa ? »

Quelle bonne idée, les tables aux noms de fleurs, comme c'est joli ! Vous vous souvenez du mariage du cousin David, le fils cadet de l'oncle Yisroël ? Non, pas du tout. Mais si, voyons, c'est au mariage de David que Yasha, qu'il repose en paix, Yasha, qui se faisait aussi appeler Jack, le père de Clara, s'est levé, très éméché, pour porter un toast aux mariés, et qu'il a commencé par ces mots : « Il paraît que je ne suis pas digne d'être à la table numéro un, ni même à la table numéro deux ! »

Clara n'avait que sept ans, à l'époque, mais ça l'avait marquée. L'amertume de ses parents, humiliés

d'avoir été placés à la table numéro quatre. Même à sept ans, on comprend que tout le monde ne peut pas être à la première table mais ensuite, quand on raconte le mariage, on a l'air de quoi quand on doit dire : « J'étais à la table numéro quatre, numéro cinq... ? » C'est peut-être pour cette raison que personne n'a conservé de souvenir précis de ce mariage.

Alors Clara a décidé que, chez elle, personne ne subirait jamais pareille humiliation : au lieu d'un numéro, les tables porteraient le nom d'une fleur. Il faudrait vraiment chercher la petite bête pour aller se vexer d'avoir été placé sous le signe du mimosa plutôt que sous celui de la rose !

L'orchestre joue une chanson à la mode, assez douce. Elle ne couvre pas l'ostinato strident des grillons. Sous la tente l'air est tiède, on va s'amuser, on va danser, on va bien manger. Des serveurs circulent et placent sur les tables des moitiés de melons, joliment découpées en zigzag. Les hommes n'ont pas tout à fait épuisé le sujet des Dagmars, mais les femmes regardent autour d'elles. Les langues vont bon train. Tu as vu la triple rangée de perles que Nat the doctor a payée à sa femme ? La femme de David doit crever de jalousie. On ne croirait jamais qu'ils sont frères, ces deux-là : Nat si brillant, et ce pauvre David avec son accent du vieux pays, qui n'a jamais quitté l'épicerie de son père et, croyez-moi, il ne s'y

enrichira pas, il n'a pas le génie de Yisroël, et encore moins celui de l'oncle Guédalia. Eileen aussi a une belle rangée de perles, et elle sourit tout le temps pour bien montrer qu'elle a encore ses fossettes, mais trêve de médisances, nous sommes à une Bar Mitzvah. Et à propos d'épicerie, vous avez vu que Sally et Lou ne sont pas là, même le dimanche ils ne décollent pas de leur boutique. Je ne vois pas Ray et Irving, ils sont toujours communistes? Ça ne leur a pas réussi. Tais-toi donc, ne parle pas de ça! Tiens, tu as vu, du melon glacé, quelle drôle d'idée, on se croirait chez les *goyim*! Clara ne pouvait pas servir du bouillon de poulet comme tout le monde? Un bouillon, par cette chaleur? Tu es folle! Le melon, c'est une très bonne idée. Bien plus distingué qu'une soupe.

Mais on ne s'assied pas tout de suite pour manger sa moitié de melon : l'orchestre entame à présent une musique spéciale, joyeuse et solennelle. Voilà le *Bar Mitzvah boy*! Il fait son entrée comme un marié, encadré, presque porté par ses heureux parents qui le tiennent chacun par un bras. Mounya, visage rond de moujik et épaules larges, respire la fierté, pourquoi pas, il a tout : il a quitté Brooklyn voici deux ans pour une vaste maison dans une riche et verte banlieue, il a une femme magnifique, il a une Cadillac avec des Dagmars, et son fils fait sa Bar Mitzvah dans une élégante synagogue. Clara, sourire et

démarche de star, s'avance triomphante au bras de son fils aîné, dans une robe d'organza de soie vert bronze. Mais non, pas du tout bronze, beaucoup plus joli que ça, vert mousse, avec une jupe très évasée, juste assez raide pour tenir sa forme. Et vous avez vu comme le dessous de robe est décolleté, à peine voilé par l'organza transparent. Et l'étole assortie dans laquelle Clara se drape d'un geste de reine. Mary s'est surpassée. Pas étonnant, Clara a toujours été sa nièce préférée.

Il faut bien avouer, alors les cousines avouent, elles n'ont pas le choix, que Clara est encore assez mince pour une femme qui a mis au monde quatre enfants. Elle peut se permettre une jupe large. Vous avez remarqué la ceinture avec le nœud?

Maintenant Mounya et Clara vont faire séparément le tour des tables, accueillir d'un mot aimable et même affectueux chacun de leurs hôtes, les remercier de s'être déplacés afin d'être les témoins de leur grande joie. Des photographes circulent avec eux.

Les hommes complimentent Mounya, lui donnent de grandes tapes dans le dos. *Mazel tov!* Félicitations! Belle fête, très réussie. Et puis la Cadillac, dis donc Mounya, c'est quelque chose!

— Vous avez regardé à l'intérieur? demande Mounya. Vous avez vu que j'ai la radio et la climatisation?

Il n'y a pas que les hommes qui parlent de la Cadillac. Les femmes aussi. Elles disent à Clara :

– Alors maintenant tu as une Cadillac! Mounya te laisse la conduire? Tu fais tes courses, tu vas chez le coiffeur en Cadillac? Tu as tiré le gros lot, *Mazel tov!*

– Vous avez regardé à l'intérieur? demande Clara. Vous avez vu que les sièges ne sont pas en vrai cuir? Mais ça ne fait rien. On ne peut pas tout avoir, dit-elle en lançant son grand sourire de femme qui a tout.

Clara a commencé sa tournée par la table de ses cousins. Ceux-ci ont à peine eu le temps de plonger leur cuiller dans leur moitié de melon, que certains, dont Samuel dit Sam Weitzner et sa femme Molly, née Shackman, doivent déjà se relever, faire le tour de la table, et s'aligner face au photographe.

– Et maintenant, un beau sourire, bien de face, ordonne le photographe, et c'est à lui que je dois, moi, de pouvoir, pas mal d'années plus tard, examiner tout à loisir et même à la loupe, Sam et Molly Weitzner qui seront entre-temps devenus mes beaux-parents.

Clara pose à côté de Sam. Ils sont placés derrière le cousin Nat the doctor. Molly est debout derrière sa sœur Eileen.

– Regardez-moi, souriez, répète le photographe.

Clara, épouse et mère comblée, sourit de toutes ses dents de star. De vraies dents d'Américaine. Personne là-bas, au vieux pays, n'a jamais eu des dents comme ça. Eileen offre son plus beau sourire de jolie femme, si heureuse d'être jolie et de pouvoir encore jouer de ses fossettes, alors qu'elle va sur ses quarante-cinq ans. Elle est contente aussi parce que dix minutes de conversation, même pas, lui ont permis de constater qu'elle est la seule parmi ses sœurs et ses cousines, hormis Clara naturellement, à avoir une femme de ménage. Le mari d'Eileen, Max, un grand gaillard au visage poupin, arbore le sourire jovial de l'homme qui aime s'amuser. Le cousin Nat the doctor, dont le visage s'orne d'une petite moustache hispanique un peu bizarre pour un *Jewish doctor*, sourit d'un sourire satisfait : il a un cabinet dans l'un des meilleurs quartiers de Brooklyn et il a offert une triple rangée de perles à sa femme qui, elle aussi, sourit avec satisfaction. Les autres, le cousin David, à l'accent du vieux pays, sa femme, les cousins de Toronto, sourient comme ils peuvent.

Sam Weitzner, mon futur beau-père, le regard perdu quelque part, très loin, ne sourit pas. Il s'ennuie. Comme il n'est pas sourd, il ne peut échapper à la musique. Est-ce qu'il songe à son beau saxophone, son cher saxophone qu'il a dû vendre pour manger, voici exactement vingt-cinq ans, au moment

de la Grande Dépression ? Pourquoi n'en a-t-il jamais acheté un nouveau ?

Cette question, c'est moi qui la poserai beaucoup plus tard. À l'époque où a lieu cette grande et magnifique fête de famille, de même qu'à l'époque où j'entrerais, moi, dans cette famille, personne ne se soucie du saxophone, ni du talent de saxophoniste, ni de quoi que ce soit concernant Sam Weitzner.

Molly, ma future belle-mère essaie de sourire mais n'arrive à produire qu'un demi-sourire tordu, plutôt une grimace. Se réjouit-elle pour sa cousine germane, cette Clara épanouie, resplendissante, vêtue de ce vert qui va si bien avec ses yeux, cette Clara que le *mocky*¹ à l'accent abominable – à croire qu'il vient de débarquer mais ça ne l'a pas empêché de réussir – couvre de fourrures, installe dans une belle maison entourée de pelouses et promène dans une Cadillac climatisée ? Elle devrait se réjouir pour elle, bien sûr, mais n'y a-t-il pas l'histoire d'une autre robe verte, une robe en crêpe de Chine désirée par Molly et donnée à Clara, cela remonte au temps où elles étaient jeunes filles, oui, c'était du temps de leur grand-mère, leur *bubba* Esther, une histoire sur laquelle je reviendrai au moment voulu, une histoire

1. Mot d'argot peu aimable désignant un juif qui a gardé un fort accent étranger.

ancienne qui cependant a laissé dans la tête de Molly un petit quelque chose de bourbeux, comme un fond d'eau sale dans un verre qu'on aurait oublié de rincer?

À quoi rêve-t-elle, Molly, derrière son sourire tordu? C'est bien simple, elle rêve au jour où ce sera elle la mère du *Bar Mitzvah boy*. Elle dansera avec son fils, son Ricky, et elle portera une robe de taffetas rouge.

Il y a trois ans, Eileen a marié sa fille aînée. La tante Mary avait fait, ou fait faire à ses ouvrières, une robe de taffetas rouge vraiment ravissante, bustier, épaules nues et, comble du raffinement, à la hauteur des reins, une petite tournure comme dans l'ancien temps! La tournure, Molly peut s'en passer, mais le taffetas rouge...

Pendant que les autres se détendent, boivent et rient, que certains même se réjouissent sincèrement du bonheur étalé par leurs hôtes, Molly ne perd pas son temps : elle examine tout, enregistre tout, le menu, la façon des robes, décolletées ou pas, les bougies et les fleurs sur les tables, la vaisselle, le nombre de serveurs, le nombre de musiciens dans l'orchestre. C'est à peine si elle ne compte pas les invités qui sont au moins une centaine, y compris deux rabbins, l'avocat de Mounya, le médecin de famille et leurs épouses respectives.

Tout ça coûte une fortune, ce n'est pas ce pauvre Sam qui pourra nous offrir pareille fête, il faudra que je fasse appel à papa, pense Molly qui, pour son Ricky, veut ce qu'il y a de mieux. Elle lance un coup d'œil vers la table où son père Guédalia Shackman boit et plaisante avec son frère Rieven et sa sœur Mary. Molly n'a aucun souci à se faire, Guédalia aime les fêtes, et Eric est son petit-fils préféré.

On comprend que Molly n'ait pas le temps de travailler son sourire, de tâcher de transformer sa grimace torturée en un vrai sourire. Elle est bien trop occupée à organiser une Bar Mitzvah à tout casser pour un petit garçon qui, en juin 1954, n'a encore que cinq ans, mais qui deviendra un jour, au grand dam de sa mère, autant le dire tout de suite, mon mari.

Eric? Vous voulez dire Ricky? C'est comme ça que la famille l'a toujours appelé. Plus tard, quand il a fait ses études, toutes ses études si brillantes, il a préféré Eric, c'est normal, mais pour nous il sera toujours Ricky. Ricky était le chouchou de sa mère, un adorable petit bonhomme aux cheveux noirs très frisés, avec des yeux si intelligents, pareils à ceux de notre grand-père Guédalia, vous l'auriez vu, ce petit Ricky, le jour de la Bar Mitzvah de Michael, tellement mignon dans sa jolie veste en velours rouge. Était-ce tante Mary qui avait fait la veste rouge?

Probablement pas. Molly et elle n'étaient pas en très bons termes, et cela durait depuis plus de quinze ans. Là encore, ce sont de vieilles histoires sur lesquelles je reviendrai plus tard.

L'adorable petit bonhomme a enlevé sa veste rouge parce qu'il avait trop chaud ; maintenant il dort à poings fermés dans les bras de son père. Même les rythmes effrénés du jitterbug ne le réveilleront pas.

On trouve du melon au mois de mai ? se demande Molly, puisque la Bar Mitzvah d'Eric, né un 8 mai, aura forcément lieu au mois de mai. Molly est de ceux qui pensent que le melon ça fait chic, et pour son Ricky, elle veut ce qu'il y a de mieux !

En attendant, le petit Ricky dort, la tête au creux de l'épaule de Sam, Sam au regard absent, qui rêve peut-être à son saxophone, ou à la maison qu'il aurait pu acheter après la guerre, quand les maisons n'étaient pas chères et que les soldats bénéficiaient d'emprunts avantageux. Il se peut que le cri incessant et pourtant apaisant des grillons, qui envahit l'espace au moindre silence de l'orchestre, ait réveillé en lui la nostalgie de cette maison qu'il n'aura jamais. Si seulement il avait su convaincre Molly. Pendant des mois il a essayé, ne parlant que de ça, tous les soirs. Leur maison, à eux. Mais sa femme, obstinée dans son refus de quitter Brooklyn, de quitter ses

parents, fière de son refus, avait gagné. Elle était la fille qui jamais ne se séparerait de ses parents.

Les anciens sont assis ensemble à une table. Ils se tiennent très droits, les derniers survivants des enfants d'Esther et de Shmiel-Haïm Shackman. Guédalia et Rivka, les parents de Molly, sont là, et Rieven Shackman, aux yeux pâles et fatigués, depuis longtemps séparé de sa femme. Les deux frères se ressemblent – visages maigres sous les kippas sombres. Voici plusieurs années que leur sœur Pessie, la mère de Clara, est morte, bientôt suivie par son Yasha. Leur frère Yisroël est mort, mais Hessie, sa veuve, pieuse fille et petite-fille de scribes, là-bas, à Ouman, est présente, droite et digne, vêtue de noir, une dentelle blanche autour du cou, les cheveux gris tirés, serrés dans un chignon. Qui croirait qu'elle vient de s'offrir une télévision et qu'elle passe toutes ses soirées à regarder des films de cow-boys ! Elle est assise à côté d'une grosse dame rieuse dont les épaules nues sortent d'une robe en tissu fleuri aux couleurs très vives. « À ton âge, Manya, aurait dit *bubba* Esther, à ton âge, une robe de jeune fille ? Tu n'y penses pas. » Mais il y a bien longtemps qu'Esther n'est plus là et que Mary, qui habille toute la famille, s'habille comme elle veut.

De quoi parlent les anciens ? Guédalia, passionné de catch, raconte le dernier match de « Killer »

Kowalski, le Tueur pour rire, Hessie raconte ses films de cow-boys. Ils ne mentionnent la Cadillac que pour s'exclamer : « C'est Yisroël qui aurait été enthousiasmé, lui qui aimait tout ce qui relevait de la mécanique! »

Rivka se tait. Elle n'a jamais été bavarde, Rivka. De toute manière, ni le catch, ni les cowboys, ni la Cadillac ne l'intéressent. Elle est simplement contente de voir tant de Shackman réunis, plusieurs générations, en bonne santé, les femmes vêtues de jolies robes, et tous ces enfants, de vrais petits Américains, bruyants, joyeux et remplis d'assurance, *keinehoreh*, que le mauvais œil s'écarte de nous et de notre famille.

Un village dans le Lot

– Tu ne vas pas t’amuser à traîner mon fils en France? Tu as quitté la France, tu es en Amérique, tu es mariée à un Américain. Là-bas, c’est le vieux pays, tu laisses ça derrière toi.

Ma belle-mère n’a pas l’habitude de mâcher ses mots. Je lui réponds du tac au tac (il faut croire que j’ai pris les manières de la famille) : « Personne ne traîne personne. » J’accompagne ma réponse d’un sourire pour adoucir un peu mon manque d’amabilité.

Tout de même, je l’ai pas mal traîné en France, Eric. Il ne demandait que ça. Je l’ai traîné dans le Lot, par exemple, au cœur d’une France indéniablement vieille.

Une fois dans le Lot, Eric veut, bien sûr, goûter la cuisine du pays. Des amis qui habitent dans le coin nous recommandent un certain restaurant très réputé pour ses spécialités régionales.

La patronne est une dame blonde, pas toute jeune, un peu grasse, très aimable. En nous tendant le menu, elle me demande si mon mari est américain. Je ris, il me semble pourtant que cela s'entend, même s'il n'a prononcé que quelques mots. Je réponds oui.

Après le melon, la patronne nous apporte du foie gras.

Quelques minutes plus tard, elle revient vers nous, et me demande si ces entrées nous plaisent. Oui, c'est délicieux.

Puis :

– Votre mari, il est vraiment américain ?

– Oui.

– Ah.

Je me suis raidie. Le foie gras est moins exquis, tout à coup. Je me souviens d'une hôtelière alsacienne qui, l'an dernier, nous a demandé d'un air désagréable et moqueur si nous comptions bientôt nous envoler pour Tel Aviv.

Eric, inconscient du drame qui se joue, sirote paisiblement son vin de Cahors.

La patronne disparaît dans les cuisines, et bientôt revient vers nous. Elle nous apporte du confit de canard.

– Je divise tous les plats en deux, comme ça vous pourrez en goûter plus.

Je la remercie. Elle remplit de nouveau nos verres. Et reste plantée à côté de notre table, la bouteille à la main, les sourcils froncés, les yeux fixés sur Eric. Mon malaise grandit. Si Eric était italien, je dirais sans hésiter : « Mon mari est un Américain d'origine italienne. »

S'arrachant enfin, mais avec peine, à sa contemplation, la patronne nous quitte un moment, pour revenir avec deux assiettes de champignons, qu'elle place devant nous. Puis, à moi : « Votre mari, vous êtes sûre qu'il est... »

Je l'interromps : « Évidemment que je suis sûre. Mon mari est américain. »

J'ai parlé trop fort, je suis à la limite de l'impolitesse. Je redoute une catastrophe. Quelle catastrophe ? Nous sommes dans une magnifique région de France, attablés dans un joli restaurant où nous savourons des plats délicieux...

La patronne hoche la tête, l'air moi-on-ne-me-la-fait-pas.

– C'est bizarre, tout de même, parce que j'aurais juré qu'il était de la région de Kichinev.

Mais déjà le visage blond s'éclaire d'un large sourire car la réponse, lancée par Eric, vole vers elle :

– Ouman !

La porte à côté. La même région, en tous les cas. Notre hôtesse est transformée, rayonnante, triomphante :

– J’en étais sûre. Toute ma famille vient de Kichinev. Alors vous, vous êtes d’Ouman? Incroyable.

Le visage d’Eric s’est illuminé, lui aussi, par la magie de ce seul nom : Ouman!

– *Lantzman!* s’écrient-ils à l’unisson. Ils sont compatriotes. C’est à peine s’ils ne sont pas parents! Même moi, je frissonne de plaisir : Ouman, je ne connais que ça. Comme si j’en venais. Il faut préciser que je suis, moi aussi, largement pourvue d’ancêtres qui se baladaient dans ces régions lointaines, ce n’était pas Ouman, c’était Tarnopol et Rostov, Lemberg et Brzezany.

Je ne me souviens absolument pas de ce que nous avons mangé ensuite. Des pommes sarladaises sûrement, sautées dans de la graisse de canard, des cèpes préparés de plusieurs façons, du cabécou sans doute. Peut-être aussi de ce fameux gâteau appelé pastis...

J’ai oublié la suite du repas, mais je vois encore l’album de photos de la Bar Mitzvah, devant le Mur des Lamentations à Jérusalem, du neveu de la patronne d’un restaurant situé au cœur d’un très vieux pays où j’avais traîné le fils de Molly Weitzner, née Shackman.

La supplique exaucée

– Comment vous êtes-vous rencontrés, Eric et toi?

Lorsque nous sommes en Israël, la question nous est posée tous les jours. Eric parle hébreu pas trop mal, un hébreu biblique, avec l’accent ashkénaze américain. Moi, je parle nettement moins bien, avec un accent français reconnaissable au premier mot. Cela fait de nous un couple international, ce qui n’a rien de rare dans ce pays, mais on s’intéresse à la façon dont a eu lieu la rencontre.

– Je m’étais rendue à New York pour y passer un mois de vacances, un ami commun nous a présentés. J’ai décidé de rester à New York et nous nous sommes mariés presque tout de suite.

Je me garde bien de mentionner que l’ami en question est un ancien *boyfriend* à moi, surtout quand la question nous est posée par des personnes religieuses.

Dans ces cas-là, je raconte volontiers que, juste un an, oui, vraiment, jour pour jour, avant notre rencontre et notre mariage presque immédiat, j'étais venue à Jérusalem avec mes parents car mon père, le mathématicien André Weil, s'était vu décerner le prix Wolf.

Exclamations de l'auditoire : « Ah, le prix Wolf, c'est un grand prix ! »

Je poursuis mon récit : « À Jérusalem, devant le *Kotel*, le Mur des Lamentations, ma mère, très émue, s'est dépêchée d'écrire quelques phrases sur une feuille arrachée à son carnet, puis a soigneusement plié la feuille avant de la glisser dans le Mur, entre deux pierres. Quand je lui ai demandé ce qu'elle avait écrit, elle m'a répondu : “Ça ne te regarde pas.” »

Sourires entendus de ceux qui m'écoutent.

– Un an plus tard, lorsqu'elle a rencontré Eric, elle s'est exclamée : « C'est lui ! C'est tout à fait lui que j'ai demandé au Mur, l'an dernier à Jérusalem. »

Si j'avais un tout petit peu de courage ou de *houtzpah*, qui est plutôt du culot, je peindrais un tableau charmant de ma mère levant les bras au ciel et disant : « Dieu soit loué, voilà bien le gendre que j'ai demandé. »

Je n'ai pas, en vérité, la *houtzpah* d'aller jusque-là. Ma mère ne levait pas les bras au ciel et ne disait jamais Dieu soit loué. Je pense qu'elle a plutôt

remercié le Mur. Elle croyait sûrement au pouvoir du Mur des Lamentations, soutenu ou non par un Dieu qu'elle se représentait mal. Très sensible à la magie, légèrement vaudouisante, ma mère avait les idées les plus vagues concernant Dieu.

Mes amis pratiquants sont touchés. Je brille d'émotion et de spiritualité. Je leur ai servi une mère, la mienne, qu'elle repose en paix, qui a glissé un *kvittel*, une supplique dans un interstice du *Kotel*, et qui non seulement a demandé, mais qui a été entendue.

Je ne suis pas à leurs yeux une *klipah* totale, une pauvre épluchure vide, sans le moindre contenu spirituel. J'ai un tout petit contenu, une mère qui a prié devant le *Kotel* et qui a été exaucée.

Nous n'entrons évidemment pas dans les détails, à savoir que nous n'avons pas été mariés par un rabbin sous une *houppah*, un dais de mariage bien comme il faut, mais par une juge noire qui s'appelait Shirley Jackson, qui nous a déclarés mari et femme en quelques minutes, vite fait, avec, je crois tout de même, vers la septième et dernière minute de la cérémonie, un sourire assez amical.

La rencontre

Le Bronx, 1980

Oui, nous avons été présentés, Eric et moi. C'est un mariage par présentation, comme dans les bonnes familles qui respectent les traditions. À cela près que notre *shadchan*, le marieur chargé d'organiser la rencontre (de nos jours, ce sont plutôt des marieuses), ne correspond pas du tout à la description habituelle de cet important personnage. Notre rencontre a été organisée par un ancien *boyfriend* à moi, un compositeur new-yorkais qui ressemble à un grand ours très brun, velu, chevelu et maladroit.

En poste à Paris depuis deux ans, je suis venue à New York en vacances. Le soir même de mon arrivée, je dîne avec cet ami, je lui demande s'il n'a pas un copain avec qui je pourrais sortir. Mon fils va passer ce mois de vacances avec ses grands-parents qui vivent à Philadelphie. Je suis libre comme l'air !

– Il y a Eric. Lui aussi, il est libre, me répond mon ami.

– Ce n'est pas celui qui est très pratiquant ?

– Tu verras par toi-même. Il y a longtemps qu'il ne porte plus de kippa. Il est psychiatre.

Eric. Je lui dois la vie. C'est lui qui, voici trois ans, grâce à ses toutes fraîches connaissances médicales, m'a tirée d'un long tunnel blanc où, brûlant de fièvre, je discutais avec ma célèbre tante, la philosophe Simone Weil, des avantages et des inconvénients de demeurer encore quelque temps sur terre. Cela se passait dans un petit hôpital du Vermont où j'enseignais alors, et j'ai raconté ailleurs cet intéressant épisode : comment, par un bienheureux hasard, mon ami avait rencontré Eric dans la rue, à New York, et lui avait confié son inquiétude à mon sujet, comment Eric avait, quelques jours auparavant, entendu l'un de ses professeurs parler d'un antibiotique très efficace, comment mon ami s'était précipité au Vermont en plein blizzard, avait abandonné sa voiture dans une congère et, grand ours chevelu couvert de neige, avait ameuté tout le personnel de l'hôpital en réclamant que l'on m'administre aussitôt le fameux antibiotique.

Le lendemain du dîner avec mon ancien *boyfriend*, dans le garage où j'attends avec lui que des machines sophistiquées aient diagnostiqué l'état de santé de sa

minuscule Fiat, je lui demande : « Alors, le copain Eric? »

Il me tend un papier avec le numéro d'un hôpital dans le Bronx. Un téléphone crasseux est accroché au mur du garage (je rappelle que cela se passe en 1980, à une époque préhistorique où les téléphones portables n'existent pas). L'appareil sent le cambouis. Je compose le numéro et je demande Eric Weitzner.

– Doctor Weitzner, corrige mon ami.

Docile, je répète : « Doctor Weitzner. »

Pendant un long moment il ne se passe rien. J'entends des bruits d'hôpital, des annonces, une sonnerie, un homme rugit qu'il veut une infirmière, une femme rit d'un rire strident. Quelqu'un finit par prendre l'appareil : « Allô, ici Eric Weitzner. » Une voix fatiguée, un peu impatiente.

J'annonce qui je suis et j'informe assez gaiement le propriétaire de la voix qu'il est mobilisé pour me distraire pendant mon séjour à New York.

– Oui, il paraît, soupire la voix.

Sans enthousiasme. Mais alors vraiment sans enthousiasme.

*

Autour de nous, il y a surtout des étudiants. Les tables sont en formica vert pâle. La banquette en faux cuir est poisseuse. Il fait chaud.

Eric me dit :

– Je viens de m’acheter deux canapés. Ils sont très grands. Ils sont marron. On me les a livrés hier. Maintenant j’ai des meubles.

Je réponds : « Ah, c’est bien. »

Je suis touchée qu’il me fasse part d’emblée de cette nouvelle. D’ordinaire, je ne m’intéresse pas au mobilier des gens. Mais ces canapés rentrent dans une autre catégorie. Ils donnent une épaisseur à cet homme dont j’entends parler depuis longtemps, car il est une sorte de légende pour ses amis, à cause de sa piété, de sa ténacité, de son obstination à toujours suivre son propre chemin sans se laisser influencer. D’un seul coup, un être abstrait, Eric Weitzner, prend chair : il a deux canapés marron.

Les pizzas arrivent, brûlantes. Eric saisit sa fourchette, la brandit un instant avant de la planter dans la mozzarella mélangée de sauce tomate, et l’y laisse plantée. Il se penche vers moi. Ses yeux brun foncé lancent des éclairs de colère. Avant que j’aie eu le temps de lui demander pourquoi il a cet air furieux, si c’est la pizza qui lui déplaît alors qu’il ne l’a pas encore goûtée, il annonce :

– Je ne fais pas un bon gendre.

- Je ne cherche pas un gendre, bon ou mauvais.
- Je tiens juste à te prévenir.
- OK, je suis prévenue. Tu ne fais pas un bon gendre.

Il est toujours penché vers moi. Il est beau, avec ses cheveux noirs très frisés, genre afro, son tee-shirt noir, il est beau et il a plutôt l'air d'un hippie que d'un Doctor Weitzner. Il continue à fixer sur moi des yeux presque noirs et tout à fait furieux. La fourchette plantée dans le fromage se tient droite, au garde-à-vous.

« Le dimanche, par exemple, lors du barbecue familial, il paraît que c'est là que ma véritable personnalité se révèle. Tôt ou tard, la fille avec qui je sors m'invite à un barbecue dans le jardin de ses parents, à Long Island ou à Westchester, pelouse, forsythias, il y a toujours des forsythias, au fait les buissons jaunes, c'est des forsythias, non? Inévitable, donc, un jour ou l'autre, le barbecue devant les buissons jaunes. Tout le monde est en short. Je ne porte jamais de short. On me demande pourquoi je ne porte pas de short. »

Je ris, je dis que moi non plus je n'aime pas tellement les shorts. Eric ne m'écoute pas, il est lancé.

– À la fin de la journée, je me retrouve en voiture avec une fille de mauvaise humeur qui m'accuse de ne pas vouloir être comme tout le monde. Il paraît

que j'ai vexé sa mère en prenant un air moqueur quand cette respectable dame m'a posé une question sur mes projets d'avenir, et que j'ai parlé avec cynisme des grands sujets sacrés, comme l'institution du mariage. Il paraît aussi que j'ai eu l'air de critiquer la manière dont son père servait les hot dogs. Elle commence à me soupçonner de ne pas vouloir être un bon gendre. Elle m'accuse de ne pas prendre la vie au sérieux. De fil en aiguille, de soupçon en soupçon, sur la route qui nous ramène à New York, elle en arrive au plus terrible, au plus atroce, au plus logique des soupçons : elle me soupçonne, si un jour j'ai un fils, de ne pas vouloir le circoncire. Puisque je ne suis pas comme tout le monde et que je ne prends pas la vie au sérieux. Et alors, le petit-fils de ses parents, le descendant de ses ancêtres rabbins en Pologne, pas circoncis ? Impensable. Elle ne peut pas leur faire ça, à ses parents, un gendre qui ne prend pas la vie au sérieux et un petit-fils pas circoncis. Une fois ce soupçon en tête, elle en est obsédée. Ensuite elle ne cesse plus de me faire part de son inquiétude, tant et si bien que je m'enfuis. Donc il vaut mieux que tu sois prévenue, avant que la question ne se pose. Je ne suis pas un bon gendre.

Je peux tout de suite le rassurer : mes parents ne font jamais de barbecue.

Me présenter

Dans la mesure où je suis un personnage figurant dans ce récit, un personnage qui dit je et qui le plus souvent est moi, il me paraît nécessaire de me présenter.

Un jour, alors que je faisais partie de la famille Weitzner depuis plusieurs années, j'ai cru faire plaisir à ma belle-mère en lui racontant l'histoire du petit mot glissé par ma mère dans l'interstice du Mur. Le *kvittel* exaucé ! Oui, j'imaginai que ça lui ferait plaisir. Quelle erreur ! J'avais oublié qu'elle n'avait pas accueilli mon entrée dans sa famille avec enthousiasme, comme on le verra bientôt. J'ai tout de suite compris, à son regard noir, que jamais, jamais elle n'avait cessé de penser que le *Kotel* avait octroyé une faveur extraordinaire à mes parents, aux dépens de Molly Weitzner.

Dans mon vieux pays, la France, on n'en revenait pas. Molly remportait un franc succès. On parlait d'elle.

– Cette belle-mère sortie de nulle part, cette grosse petite bonne femme de Brooklyn ne te trouve pas assez bien pour son fils ?

On s'indignait : « Comment toi, issue d'une si bonne famille, si distinguée, si intellectuelle, la famille Weil, ton père, ta tante, ces immenses génies, pas assez bien pour la belle-mère, comment as-tu supporté ? Ça te fait rire ? »

Car je riais.

Ils croyaient à une pose : évidemment, disaient-ils, je faisais contre mauvaise fortune bon cœur. Ils se trompaient : je jubilais.

Franchement, n'était-il pas réjouissant que Molly Weitzner, née Shackman, descendante, il est vrai, d'un petit champion d'échecs et de plusieurs marchands de hareng devenus assez riches, estime que son fils méritait mieux que la fille du grand mathématicien André Weil, la nièce de la célèbre philosophe Simone Weil ?

– Son fils épouse la fille de... la nièce de... et elle n'est pas contente?! hoquetaient les adeptes et admirateurs de ma tante. Ils n'en croyaient pas leurs oreilles, ils étouffaient d'indignation.

C'était pour moi une revanche inattendue. Les deux célèbres intellectuels européens, l'une morte, mais très encombrante, l'autre bien vivant mais occupant aussi pas mal de place, à l'ombre desquels

j'avais grandi, se trouvaient rejetés, méprisés, dédaignés. Inutiles. Ils ne servaient même pas à me faire admirer, ou seulement respecter par ma belle-mère. Pas la moindre petite auréole de gloire. Balayé, mon admirable pedigree. Il ne restait plus que moi, moi seule, appréciée pour ce que j'étais, un prof à l'accent européen, débarquée d'un vieux pays. Pas assez bien pour Molly Shackman.

Aurait-elle été plus impressionnée si mon père avait été un *sofer*, un scribe copiant à longueur de journée les rouleaux de la Torah sur du beau parchemin? Sûrement pas. Ce genre de *yikhes*, de pedigree, c'était bon pour le vieux pays. Nous étions en Amérique, pays du glamour. Et je n'étais pas glamour.

En ma personne, c'étaient les cohortes d'admirateurs de ma tante Simone que l'on insultait. Gommés, réduits à rien, les fans et les groupies. Je regrettais seulement que ce soit, dans l'ensemble, à leur insu. Je m'efforçais de diffuser la nouvelle afin de leur apprendre l'humilité. J'étais morte de rire.

Pedigree

Ukraine, 1810 ou 1811

Et moi, dans quelle famille suis-je entrée? Je ne saurai jamais les origines exactes des Weitzner. Des *galitzianers* venus de l'Empire austro-hongrois. Ils vendaient du blé ou bien habitaient dans un village qui s'appelait Weitz. Ou les deux. Qui sait. Ce qu'il y a de sûr, c'est que personne ne s'en est jamais soucié. Je sais que le père de Sam, Tzvi-Hersch Weitzner, était tailleur dans le Colorado. Voilà tout. Mais les Shackman! Eux s'enorgueillissent d'un véritable pedigree, d'un mythe fondateur, d'un lointain ancêtre qui leur a donné leur nom. Dans ces cas-là, le fin du fin, c'est un ancêtre d'origine inconnue et mystérieuse qui s'est distingué par un réel talent, voire du génie. Nous possédons l'article en question. Sais-tu d'où nous vient notre nom? demande-t-on fièrement au nouveau venu dans la famille.

Voici donc notre joli mythe fondateur. On peut imaginer, au printemps 1810 ou 1811, une lourde berline se dirigeant lentement vers Ouman, en Ukraine. On imagine la neige qui fond, des ruisseaux qui se forment un peu partout, les roues de la voiture qui s'enfoncent jusqu'aux essieux dans la boue, les chevaux qui peinent.

Si la voiture n'avait pas roulé à une lenteur d'escargot, son propriétaire, un riche commerçant que j'appellerai Samuel, ou plutôt Shmiel, comme on dit dans le sud de la Russie (nous ne sommes pas des *litviks*¹, grâce au ciel, nous parlons le joli yiddish que l'on parle en Ukraine, convient-il de s'exclamer au cours des conversations familiales) mais qui se nommait peut-être Avrom ou Yisroël, personne dans cette famille n'a pu me dire quel était son nom, Shmiel, donc, n'aurait sûrement pas remarqué le gamin qui longeait la route, un minuscule baluchon sur l'épaule. Il appela l'enfant dont la tête disparaissait sous une vieille casquette : « *Eh! Bokher!* » (Hé toi, le gamin!) et lui fit signe de s'approcher. Il lui demanda son nom. *Sholem alekhem*, répondit d'abord le gamin, très poliment, avant d'ajouter qu'il se nommait Dovid. Dovid quoi, fils de qui?

1. Juifs originaires de Lituanie. En yiddish, le mot est prononcé *litvak* ou *litvik* suivant les régions.

L'enfant, qui devait avoir neuf ou dix ans, secoua la tête. Il savait seulement qu'il s'appelait Dovid. Il marchait à côté de la voiture et regardait Shmiel avec gentillesse et assurance. Ses pieds flottaient dans des chaussures bien trop grandes pour lui. Son visage était sale, son regard était vif, il parlait le russe et le yiddish, il était orphelin, il avait été recueilli par une succession d'oncles et de tantes plus pauvres les uns que les autres, et qui, de toute manière, n'étaient ni ses vrais oncles ni ses vraies tantes. Le printemps venant, il avait décidé d'aller tenter sa chance à la ville. Tenter sa chance ? Shmiel lui demanda ce qu'il savait faire.

– Jouer aux échecs, répondit le gamin sans hésiter. Je gagne toujours. Je sais aussi réciter les prières, ajouta-t-il.

Shmiel, qui avait trois filles et pas de fils, ramena le petit chez lui, à Ouman. Il ne l'adopta pas, car les heures passées avec lui en voiture avaient suffi pour faire naître dans sa tête un projet très différent. Il fit donner une solide instruction à l'orphelin et, quand celui-ci eut vingt ans, il lui proposa de devenir son associé, à condition d'épouser une de ses filles. L'histoire ne raconte pas ce qu'il vendait. Peut-être déjà du poisson, comme ses descendants. Dovid choisit la plus jeune des filles et devint l'associé du père.

Pour se marier, il faut un nom. Dovid, qui n'avait jamais cessé de jouer aux échecs, était devenu champion. On trouva donc tout naturel de l'inscrire sur les registres sous le nom de Shakhman. L'homme aux échecs.

Dovid Shakhman et sa femme n'eurent qu'un fils, Raphaël, qui lui-même en eut sept ! Tous les sept, ainsi que leurs descendants, seraient extrêmement fiers de leur ancêtre, le petit champion d'échecs de parents inconnus qui ne devait son nom qu'à son propre mérite. Mais aucun d'entre eux ne s'est jamais penché sur un échiquier.

L'un des sept petits-fils du joueur d'échecs, Shmiel-Haïm, né en 1847, est l'arrière-grand-père d'Eric.

*

À peu près en même temps que le lointain ancêtre de mon mari recueillait le petit orphelin qui devait fonder la dynastie des Shackman, l'un des pères du hassidisme, Reb Nahman de Breslev, venait mourir et se faire enterrer à Ouman. Pourquoi venir mourir et se faire enterrer à Ouman ? Parce que les juifs d'Ouman s'étaient fait massacrer en 1768 et de nouveau en 1788. Alors Reb Nahman, rempli de pitié, avait décidé de consacrer ses derniers jours à prier

sur place pour les martyrs. Il ne priait pas que pour les morts. Il espérait que ses prières, et ensuite la présence de sa tombe, maintiendraient les vivants dans le droit chemin et les empêcheraient de tomber sous l'influence des adeptes des Lumières, les *maskilim*. Ouman avait été l'un des premiers centres de la *haskalah*¹. Être gagné à la cause des Lumières, c'est aussi terrible, peut-être même plus terrible que d'être massacré. Reb Nahman jugeait donc que sa tombe serait pour Ouman une bénédiction et une protection pour les générations à venir.

En 1881, des juifs seront massacrés à Kiev et à Odessa mais, sans doute grâce à la présence protectrice de la tombe de Reb Nahman, notre bonne ville d'Ouman, et donc la famille Shackman, échappera au pogrom.

1. En hébreu, signifie Lumières.

Le mécanicien

Au nord de New York, 1980

Il est presque midi. Le ciel est bleu. Pas un nuage. Dans trois heures, je serai à New York. Je passerai une soirée tranquille chez l'amie qui m'héberge. Et demain j'aurai encore toute la matinée pour... pour quoi? Pour rien. Pour boire mon café sans hâte. Pour attendre. On ne va pas chez le coiffeur, on ne songe pas à se maquiller quand il s'agit d'un rendez-vous avec le vrai amour.

Un panneau indique la rampe d'accès à l'auto-route. Je ralentis. Les freins réagissent mollement. J'hésite, tandis que plusieurs voitures me dépassent. J'imagine un gros titre du genre : « Elle volait vers le bonheur, ses freins l'ont trahie. » C'est idiot, bien sûr, l'idée du gros titre. N'empêche. Je m'arrête. On ne conduit pas avec des freins qui risquent de lâcher. Surtout quand il s'agit de voler vers le bonheur.

Je me souviens vaguement d'avoir traversé une sorte de hameau, il y a peu de temps. Il me semble même avoir aperçu quelque chose qui ressemblait à un garage. Je rebrousse chemin et trouve bientôt, en effet, sur ma droite, en plein dans un tournant, trois ou quatre constructions basses dont l'une abrite un garage qui ne paie pas de mine. Deux mécaniciens s'y affairent. Le plus jeune des deux se met au volant de ma Golf, fait quelques manœuvres, ressort, me regarde et prononce laconiquement :

– Les plaquettes des freins sont usées mais je n'ai pas celles qu'il faut.

Le mécanicien est couvert de cambouis. Combinaison, mains, cou, visage, les cheveux coupés ras qui doivent être blonds, tout est noir. Seuls des yeux très bleus jettent une note claire. Il me sourit.

– Mon frère doit aller à Schenectady. Ça tombe bien. Il rapportera les plaquettes.

Je me livre à un calcul rapide. Une heure de route dans chaque sens, et qui sait pour combien de temps le frère en a. De toute façon, je n'ai pas le choix.

On m'indique un siège, une vieille banquette de voiture, recouverte de plastique. Je m'y installe avec mon sac, en sors de la lecture, un roman pas très intéressant, je l'aurai vite terminé. Et ensuite? Il faudrait toujours voyager avec un gros livre, *Guerre et*

Paix, par exemple. Je commence à lire, sans rien retenir de ce que je lis.

Je songe à la rencontre du lendemain. Je n'ai passé qu'une heure ou deux avec Eric, il y a déjà dix jours de cela. Dix jours durant lesquels, partie à la campagne chez des amis, je leur posais, matin, midi et soir, la même question :

– Il me semble que c'est lui que je cherchais depuis toujours. Crois-tu que ce soit réciproque ?

– Bien sûr que c'est réciproque, me répondaient les amis.

Je revenais à la charge :

– C'est ridicule, c'est fou, après juste une pizza suivie d'une promenade ? D'autant plus qu'au départ il n'avait pas l'air enthousiaste.

– Question de fierté, certainement.

Les amis souriaient, attendris.

L'odeur âcre et chaude du caoutchouc, mêlée à celle de l'essence, m'étourdit et m'endort. Curieusement, le bruit des coups de marteau sur le métal et celui, prolongé, strident, du chalumeau, au lieu de me donner la migraine, me bercent. Me ramènent dans le village de la Sarthe où la maison de ma grand-mère jouxtait l'atelier du charron. Lenteur d'un après-midi d'été, sonorités familières et rythmées du métal heurtant le métal, sons qui, lorsque j'étais enfant, me paraissaient très mâles : j'imaginai

des combats de gladiateurs, des épées frappant les boucliers.

Mouches et guêpes vont et viennent, affairées, bourdonnantes. Je somnole, penchée sur mon livre. Dans ce lieu sale et obscur, je me sens extraordinairement en sécurité, à l'abri, livrée au temps qui s'écoule de lui-même, en douceur, sans que j'aie envers lui la moindre obligation. Un état d'enfance.

Je suis sortie de ma torpeur par le mécanicien. Il se tient debout devant moi, me dit qu'il s'appelle Bob, et propose que nous allions déjeuner. D'un geste il désigne l'épicerie, en face, de l'autre côté de la route.

Nous voilà assis à l'unique table, une table carrée bancal et recouverte d'un formica craquelé. Les vitres sont opaques à force d'être crasseuses. Nous mangeons des sandwiches sans intérêt, nous buvons du café dans des gobelets en carton. Le café est mauvais. Une eau de vaisselle laiteuse et sucrée qui laisse pourtant derrière elle un goût amer.

Bob a remarqué que je lisais un livre français. Je lui dis que je suis française, que je suis venue passer mes vacances en Nouvelle-Angleterre.

Bob, enchanté, s'exclame : « Une *Frenchie* ! Nous n'en voyons pas beaucoup, par ici. »

Je ne mentionne pas que j'ai rendez-vous le lendemain à New York, avec un mauvais gendre que je vais aimer.

Les yeux de Bob sont vraiment bleus. Il a un bon sourire. Il parle d'un livre qu'il vient de lire : ce livre montre qu'il faut d'urgence sauver l'Amérique, sauver la nature, les forêts, les lacs, les animaux menacés par le *big business*. Bob pense que le *big business*, c'est l'Antéchrist, et que l'Amérique est tombée entre les mains de l'Antéchrist. Je lui dis que c'est un sujet sur lequel je ne suis pas assez informée pour avoir une opinion.

Notre café bu, nous retraversons la route. Il ne me reste qu'à me rasseoir, lire et somnoler. Enfin je vois revenir la voiture du frère. Celui-ci échange quelques mots avec Bob, puis redémarre et disparaît. Bob disparaît à son tour sous ma voiture.

Quand Bob m'annonce que la réparation est terminée, l'après-midi est déjà largement entamé. Il m'invite à prendre place au volant de ma voiture, puis vient s'asseoir à côté de moi. Je pense qu'il mettra du cambouis sur le siège et ça me contrarie, mais déjà il a refermé la portière et me propose de conduire un peu pour m'assurer que tout fonctionne bien. Il désigne une petite route qui monte vers la gauche. Docile, je suis ses indications, je tourne à gauche, je roule quelques instants... et voilà que tout à coup, la gorge sèche comme un désert, les mains moites et glacées de terreur, crispées sur le volant, je me réveille de ma somnolence : où m'emmène-t-il ?

Je tente de me rassurer. Tout le monde ici connaît le mécanicien. Mais qu'est-ce que tout le monde, dans ce coin perdu? Le vieux, dans le garage, doit être de mèche, ainsi que le frère. Et aussi la grosse blondasse qui nous a servi des sandwiches. Tous de mèche. Tous complices pour faciliter à ce Bob au regard si bleu son métier de tueur de jeunes femmes dont les freins ont cédé au moment où elles allaient se lancer sur l'autoroute. D'ailleurs, mes freins n'avaient pas vraiment cédé. Cette histoire de plaquettes qu'il fallait aller chercher très loin est une invention diabolique. Et je suis tombée dans le panneau.

– Ici, on tourne à droite. C'est très joli, par là. De tous les endroits que je connais, c'est celui-là mon préféré.

La voix de l'homme est douce, son débit un peu lent. Un accent yankee, pas désagréable à entendre. Rien n'empêche un assassin d'avoir un accent agréable. Je tourne à droite, incapable de ne pas obéir, envahie par une sorte de docilité effarée. La docilité de la victime prise au piège. Effectuer un virage brusque? Pour aller où? Dans le fossé? Dans un arbre? Je ne conduis déjà pas si bien.

– *Steady now!* S'agit pas de nous mettre dans le décor!

Il prononce ces mots sans hâte, sans élever la voix et il sourit. Imperturbable. Tandis que moi, je pense : Mon fils sera orphelin, alors qu'il avait tant besoin de moi. Toute sa vie il me détestera de l'avoir oublié au point d'être allée me faire assassiner dans un bois. Ce Yankee silencieux et tranquille va me violer et m'étrangler dans son endroit préféré. Préféré parce que pratique et discret pour violer et étrangler.

J'entends la voix désolée de ma mère : Est-ce que je ne t'avais pas appris à te méfier des inconnus? À ne jamais accepter de bonbons, même offerts par des vieilles dames à l'air inoffensif? Et là, maintenant, à quoi, mais à quoi pensais-tu?

Maintenant, moi aussi, comme tant d'autres qui ne se sont pas méfiées. Alors qu'à New York m'attendait le vrai amour. C'est trop bête.

– C'est là, on entre dans le bois et on y est tout de suite.

Et moi je pense : Voilà où mon corps sera retrouvé. Quand? Par qui?

Je conduis comme un automate, je suis en train de vivre le fait divers de l'intérieur, le moment qui précède le meurtre, le moment dont on ne sait jamais rien, et pour cause. Je suis en train de vivre l'instant où la victime comprend qu'elle a commis une erreur irréparable, cet instant de solitude horrible, définitive, qu'elle ne pourra partager avec personne.

Bob annonce : « Nous y sommes. »

J'arrête la voiture. Nous sommes au bord d'un étang alimenté par une petite chute d'eau. La surface de l'étang est propre et d'un beau vert, elle reflète les arbres. Tandis que, par réflexe, je tire le frein à main, Bob a déjà ouvert la portière. Sans plus s'occuper de moi, il marche vers l'étang, défait sa combinaison de mécanicien pour en émerger, nu et blanc, lisse comme l'eau où il plonge aussitôt. Et moi, rivée sur mon siège, je pense tout à coup, sans pour autant oublier ma terreur, à l'amant de Lady Chatterley!

Ce serait pourtant le moment de fuir. De fermer la portière et d'appuyer sur l'accélérateur. Le temps qu'il sorte de l'eau, j'aurais fait demi-tour. J'y songe, mais j'y songe au conditionnel : ce serait le moment. Le corps blanc et lisse qui est sorti de la combinaison couverte de cambouis ne me donne aucune envie de fuir. Tout a changé. Le paysage n'est plus le même. Je suis au bord d'un bel étang où nage un garçon souple comme une otarie. Au-dessus de moi les cimes des grands arbres se rejoignent, laissant tout de même entrevoir de petits lambeaux de ciel encore clair. Des rayons de lumière jouent au-dessus de l'eau. Un merle chante follement. L'amant de Lady Chatterley remonte à la surface, souffle de

l'eau, me regarde en riant, me fait signe de le rejoindre. Je crie : « Je n'ai pas mon maillot de bain. »

Il répond très sérieusement : « Quelle importance? Il n'y a personne. »

Comme si lui ne comptait pas.

Alors, très vite, je retire mon tee-shirt, ma jupe. Quand je m'approche de l'eau, je ne le vois plus nulle part. Il a plongé. L'amant de Lady Chatterley a d'excellentes manières. Il ne veut pas que je sois gênée. À mon tour, j'entre dans l'eau fraîche. J'avance avec précaution. J'ai peur de perdre pied. Je m'arrête lorsque l'eau m'arrive aux épaules.

Quand il fait surface juste devant moi, cela me paraît tout naturel. Tout naturel aussi qu'il tende les bras vers moi pour m'attirer contre lui, et qu'il m'embrasse. Tout naturel qu'il m'embrasse si bien.

Tout naturel encore, lorsque nous remontons en voiture, qu'il propose que nous allions chez lui.

La maison est une grande maison blanche, comme il y en a tant dans la région, ni belle ni laide, avec des pignons et une véranda. Le tout aurait besoin d'un coup de peinture. Il commence par me faire visiter le jardin potager, dont il est fier. Il aime manger des légumes frais, explique-t-il. Il pense que c'est important, les légumes frais.

Tout en longeant les rangées de tomates et de haricots, de poivrons et de courgettes, nous parlons.

Bob raconte qu'il a fait la guerre du Viêt-Nam, qu'il y a perdu plusieurs copains. Il les a vus exploser en mille morceaux juste à côté de lui.

Je lui confie que j'ai un fils de onze ans dont la santé me cause beaucoup de souci.

Et voilà que, d'un coup, la peur me reprend et me tord le ventre. Beaucoup de gars sont revenus du Viêt-Nam complètement détraqués. Fous. Et si ce mécanicien aux yeux bleus, avec ses airs paisibles, ses baignades en apparence imprévisibles, mais peut-être, tout au contraire, soigneusement programmées, et son innocent jardin potager, si ce Bob était l'un d'eux? Fou, rempli de haine, obsédé par cette histoire d'Antéchrist à laquelle je n'ai rien compris. Je constate qu'aucune autre habitation n'est visible. La maison blanche se dresse, seule, au milieu de la campagne. Alors, apercevant une courge plus grosse que les autres, une courge vraiment énorme qui doit être à peine mangeable, je me penche et je la ramasse. Je pense : s'il devient méchant, violent, s'il me menace, je ne serai pas sans défense. Je l'assommerai avec la courge géante et ça me donnera le temps de courir jusqu'à ma voiture.

Je me sens plus calme, rassurée par mes projets d'autodéfense. Bob marche toujours devant moi. Sans se retourner, il me demande d'une voix tranquille, à peine moqueuse : « Tu veux que nous

cuisions cette courge pour le dîner? Elle ne sera pas très bonne, tu sais. Plutôt coriace. »

La véranda est jonchée de vieux outils. La maison, dès l'entrée, sent le grenier. Une odeur chaude et simple de poussière et de foin, de soleil et de vieux meubles. L'escalier de bois craque un peu. La chambre est éclairée par trois lucarnes, devant lesquelles dansent d'épaisses colonnes de poussière. Le lit est un très grand, très vieux lit aux montants de fer forgé. Doucement Bob me pousse vers le lit.

Sur sa peau et sur la mienne flotte l'odeur de l'étang, une odeur fade et fraîche de mousse et de vase.

Plus tard, il me taquine : « La courge, c'était pour te défendre? Remarque, je te comprends. Mais la courge ne t'aurait pas servi à grand-chose. »

Il me caresse. Il navigue sur mon corps comme il nageait tout à l'heure dans l'étang au milieu des bois. Il sourit : « Pas mal, non, pour un mécano, dans un bled perdu au milieu de nulle part? Le mécano ne s'y connaît pas qu'en freins et en boîtes de vitesses! »

Il rit, il m'appelle « *My little French queen* »! Ma princesse venue de loin.

Je m'abstiens naturellement de lui révéler que sa *little French queen* est *Jewish*, je ne tiens pas à vérifier comment cette nouvelle serait reçue.

Lorsque, par les lucarnes, il n'entre plus dans la chambre qu'une vague lueur grisâtre, nous nous apercevons que nous avons faim. Nous descendons dans la cuisine. Bob prépare des hamburgers et des haricots verts de son jardin puis, quand nous avons fini de manger, il annonce qu'il va me montrer des choses que je n'ai jamais vues.

Cette fois, c'est en jeep que nous partons dans la nuit. Presque tout de suite nous quittons la route pavée pour nous engager sur une route étroite qui s'enfonce dans la forêt, grimpe, et bientôt n'est plus qu'un étroit chemin broussailleux. La jeep a raison de tous les obstacles. La forêt est épaisse et noire. Parfois, au moment où je m'y attends le moins, nous débouchons sur une clairière illuminée par un brillant croissant de lune. Alors nous descendons de la jeep, nous écoutons les bruits de la forêt. Pour la première fois de ma vie, j'entends l'horrible glapissement des renards. Et le drôle de petit gémissement de l'ours noir. Bob rit, de son rire tranquille que je commence à aimer.

– On n'imagine pas que le renard, qui est si joli, puisse avoir un cri si déplaisant. Ni que les ours poussent des cris de bébé. Les citadins ne savent pas que c'est la nuit que la forêt se réveille et vit.

Il m'entraîne, nous courons dans les herbes hautes, nous remontons dans la jeep, nous nous embrassons,

avant de nous enfoncer encore plus avant dans la forêt. Nous arrivons au bord d'un étang où des castors s'affairent à ronger des troncs d'arbres pour construire leur cité lacustre.

Bob hulule et les chouettes lui répondent. Il sait dans quels arbres dorment les faucons, il m'apprend que le vol d'un faucon varie selon les heures du jour et la température de l'air.

La lune descend vers l'horizon, il fait plus sombre, même dans les clairières. Bob raconte ses années au Viêt-Nam. Il n'est jamais allé au bordel, là-bas. Il a vu les maladies horribles qu'en rapportaient ses copains. Il pense que c'était la punition de Dieu.

Le vent se lève, la forêt grince et craque de partout, les arbres se frottent et se cognent les uns contre les autres. Je frissonne. Bob retire aussitôt son pull-over et m'en couvre. Je trouve rassurante la légère odeur de cambouis qui se dégage de la laine rêche. Bob me passe le bras autour des épaules et me tient contre lui.

– N'aie pas peur. La nature, qui est la création de Dieu, ne nous veut aucun mal. Nous sommes Adam et Ève. Dieu bénit l'amour entre l'homme et la femme. Il l'a prouvé. Mais les gens ne sont pas au courant.

Je suis intriguée.

– Prouvé? Comment cela?

– Il a créé le clitoris.

Je ne suis pas certaine d’avoir bien entendu. C’est peut-être l’accent yankee. Ou bien il se moque de moi. Je scrute son visage et je vois, malgré l’obscurité, qu’il est parfaitement sérieux. Déjà il enchaîne, de sa voix grave et douce :

– Lorsque j’apprends qu’un mariage va se célébrer dans la région, je rends visite au futur marié. Je lui explique que Dieu aime les mariages et déteste les divorces. Je lui explique que, dans son désir d’éviter le divorce, Dieu a créé le clitoris. C’est l’évidence même. Or, beaucoup de gens, hommes et femmes, ignorent l’existence du clitoris. Personne ne les a mis au courant, tu comprends. Ils se marient dans l’ignorance. Même si elle sait, car cela arrive, la jeune mariée n’ose pas en parler à son mari. Elle a honte. De déception en déception, ils en viennent au divorce. Le divorce fait pleurer Dieu. Donc, moi, Bob, le mécano d’un garage de rien du tout situé au milieu de nulle part, je me suis donné pour mission d’instruire les garçons qui projettent de se marier. Je leur explique le clitoris.

Bob me tient toujours par les épaules. Il m’embrasse. Et ajoute : « Quand on a vu ce que j’ai vu, là-bas, au Viêt-Nam, et qu’on a eu la chance de revenir, on fait le tri. On oublie tout pour ne retenir

que ce qui est important. Mais viens, j'ai autre chose à te montrer. »

La jeep peine et ronfle sur une route presque inexistante qui monte, redescend, se tortille en lacet, et voilà que soudain nous avons devant nous, violemment éclairée, une piste ovale où sont lancées une douzaine de voitures comme je n'en ai jamais vu. Des voitures Frankenstein, fabriquées de grosses pièces mal assorties. À cause du bruit de la jeep, je n'avais rien entendu, ni le crissement des roues énormes sur la terre, ni les vrombissements aigus des moteurs.

Autour de la piste, des spectateurs fantômes se tiennent debout dans la semi-obscurité, des hommes et des femmes aux figures blanchâtres, aux cous épais, aux épaules larges. Un certain nombre de casquettes de baseball. Mes yeux s'attardent un moment sur le visage rond, blême et gras d'une femme aux cheveux mal peignés, vêtue d'un gros blouson d'homme.

– Tu vois, les gens des bois ont, eux aussi, leurs distractions, me dit Bob.

De nouveau la jeep s'enfonce dans la forêt. La piste de course et les voitures extraterrestres n'ont jamais existé.

Plus tard, dans la chambre aux trois lucarnes, je m'endors en paix, serrée contre l'homme qui croit en Dieu et au clitoris.

Au réveil, le soleil inonde la chambre. Bob a fait du café. Il parle tranquillement, comme si sa proposition allait de soi.

– Reste. Nous nous marierons. Ton fils grandira ici. Il jouera dans le jardin. À force de respirer le bon air, il ne sera plus fragile. Je lui apprendrai un métier. Le mien n'est pas mauvais, tu sais, le mécanicien gagne bien sa vie. Toi, tu feras ce qui te plaît. Reste. Tu deviendras américaine, mais tu seras toujours ma princesse venue de loin, *my little French queen*.

Le soleil du matin est doux comme un ami très tendre, le café est bon. J'écoute Bob, je me laisse bercer par sa voix de Yankee, par les syllabes un peu étouffées. J'aime la façon dont il dit *my little French queen*, jamais je n'ai été cela pour personne. Je serai la princesse dans le conte de fées, je resterai dans la cabane au milieu de la forêt, la cabane qui est en réalité un palais, où nous vivrons toujours heureux. J'aime Bob. De tout mon cœur je l'aime. Je suis sa princesse venue de loin. J'imagine mon fils courant dans le jardin potager. Mais petit à petit, je sens la tristesse me gagner, car je sais que je vais bientôt remonter en voiture, m'élancer sur l'autoroute.

Le jardin potager s'éloigne, et aussi la grande maison blanche, la route est poussiéreuse, il fait chaud. J'agite une dernière fois le bras par la fenêtre de la voiture, dans un grand geste qui se veut joyeux,

insouciant, prometteur. Dans un grand geste menteur.

Je passe devant le garage, j'aperçois le vieux penché sur un moteur. Puis je retrouve l'autoroute. Je suis triste. J'aurais voulu être la princesse du mécanicien, dans un bled perdu au milieu de nulle part.

Mais à New York m'attend le vrai amour.

Mon nouveau grand-père

Le Bronx, 1980

Je me retrouve, par un après-midi très chaud de septembre, dans une agence Citibank, sur White Plains Road, une avenue sombre, secouée toutes les cinq minutes par le métro aérien, avenue dont, jusqu'au mois dernier, je n'avais jamais entendu parler, dans un quartier dont je n'avais jamais entendu parler non plus.

Quand on s'installe quelque part, il faut avoir un compte en banque, un chéquier. Or je viens bel et bien d'emménager dans le Bronx. Je suis mariée depuis ce matin avec un homme que je connais à peine. Un homme qui se décide vite, en tout cas. « Nous ferons connaissance plus tard, m'a-t-il déclaré hier soir pour me rassurer, nous aurons tout le temps. » Non seulement il se décide vite, mais une fois décidé, rien ne l'arrête. Il est allé remplir les

papiers nécessaires, il a rapporté une seringue de l'hôpital pour me faire lui-même la prise de sang obligatoire, et le matin il a emporté une petite fiole de mon sang. « Nous aurons les résultats tout de suite », a-t-il déclaré avec satisfaction. Je lui ai fait remarquer qu'il n'y avait pas le feu. Mais dans la tête d'Eric il y avait le feu.

Et cette nuit, il est de garde aux urgences, je ne le reverrai que demain.

Quand, voici une heure, j'ai annoncé notre mariage au gardien de l'immeuble, un Albanais plus ou moins yougoslave, ou le contraire, il m'a félicitée tout en m'assurant que j'avais de la chance d'avoir réussi à me faire épouser, parce qu'une femme qui commence par emménager risque fort de ne jamais se faire épouser.

Une rame de métro passe, Citibank tremble, l'employée, une jolie jeune femme noire, me demande si je désire des chèques jaunes, bleus ou verts. Elle veut savoir si je viens de Russie. Je lui réponds que non. Ça l'étonne.

– Il y a beaucoup de Russes, dans le quartier, me dit-elle. Des réfugiés.

– Pas moi. J'arrive de Paris. France. Et pour les chèques, j'aime bien le vert.

Quand je sors de la banque, l'humidité me tombe dessus comme une lourde chape qui m'écrase et me

colle à la peau. Des piliers de lumière poussiéreuse se dressent tout au long de l'avenue, là où le soleil passe entre les rails du métro. Une rame freine à grand bruit, grince et lance des étincelles. Une odeur de métal chauffé, de goudron et de légumes pourris remplit mes narines. J'habite ici, dans un appartement où il y a deux grands canapés marron et aussi un lit et une table de cuisine. Je suis la maîtresse de maison, je suis une résidente du Bronx, pourvue depuis ce matin d'un certificat de mariage en bonne et due forme, délivré par la municipalité du Bronx. Peut-être que pour fêter ça j'irai manger un hot dog, avec de la choucroute et beaucoup de moutarde, au Zion Deli.

J'ai complètement oublié que je devais être la princesse d'un mécanicien dans un bled perdu au milieu de nulle part.

Mon fils a fait sa rentrée à la Public School 105, l'école du quartier. Le matin, quand j'entends la cloche sonner, je me penche par la fenêtre de la cuisine, pour voir les rangs se former dans le préau. Mon fils est dans la classe de M. Klein. Il n'y est que depuis trois jours, et déjà il jure comme un charretier russe. Ses nouveaux copains arrivent d'Odessa. La jeune femme de la banque avait raison.

Assise sur un banc, dans le parc étroit et sans charme qui sépare notre quartier de l'autoroute, je

regarde les voitures filer vers les banlieues vertes et riches qui s'étendent au nord de la ville de New York. Je suis heureuse de n'aller nulle part, je regarde couler la rivière de voitures, je suis une moule accrochée à la rive, une bernique amoureuse de son rocher, je ne voyage plus, je suis arrivée. Le Bronx est mon havre et mon refuge, avec ses immeubles tout jaunes dans le soleil couchant.

*

En emménageant dans un immeuble de briques jaunes sur Holland Avenue, dans le Bronx, j'ai fait l'acquisition d'un grand-père venu d'Ouman et mort voici dix-huit ans à Brooklyn. Il s'appelle Guédalia Shackman, c'est un vieil homme maigre au visage un peu long, aux yeux sombres, comme ceux d'Eric.

Quand je range mes affaires dans le placard, je découvre un grand châle de prière en belle laine blanche, à peine jauni, aux grandes barres noires, aux franges soigneusement nouées. Je le déplie. Une ou deux mites ont osé l'attaquer. Rien de grave. Je le secoue, je l'aère, je l'étends. Je serai désormais la gardienne du *talith* de mon nouveau grand-père. Ses tefillines, les phylactères, rangées dans une boîte,

avec leurs longues courroies, me sont mystérieuses et je ne les touche pas.

Mon nouveau grand-père s'en va chaque matin prier dans une très petite synagogue qui se nomme Tiferet Shmuel, la splendeur de Samuel, dirigée par un jeune rabbin doux et myope, un mystique à la longue barbe couleur carotte. Sa piété est si grande qu'elle l'entraîne bien au-delà du commandement de ne pas se raser : il n'a jamais coupé sa barbe, il la fixe sous son menton à l'aide d'épingles à cheveux. Après la prière, Guédalia Shackman (qui, lui, ne porte plus la barbe depuis longtemps, mais qui se rase avec un rasoir électrique, ce qui est permis, car les lames ne touchent pas la peau) revient chez lui, la cigarette au bec, pour lire le *Forverts*, et aussi le *Morgen Journal*, puis commenter les événements avec monsieur Goldmann.

Je ne sais presque rien sur les parents d'Eric, tout juste si je connais leurs prénoms, Molly et Sam, mais je connais l'aïeul. Au début, cet homme n'a pas de passé, seulement un présent, un présent qui est l'enfance d'Eric. Il est le grand-père. Il parle yiddish. Du reste il parle peu. Sauf avec monsieur Goldmann. Ils communiquent par la cage d'un ancien petit monte-charge qui ne sert plus. De quoi parlent-ils, chacun assis dans sa cuisine, l'un au premier, l'autre au deuxième étage ? Ils commentent les articles du *Forverts*

et du *Morgen Journal*. Eric et ses parents habitent au rez-de-chaussée. Quand Eric, dans leur cuisine, entrouvre la porte du monte-charge, il entend les deux grands-pères qui discutent en yiddish, juste au-dessus de sa tête. « Il est parfait, mon téléphone, plaisante Guédalia, on entend bien et ça ne coûte rien. »

Ce grand-père, avant de faire cuire un œuf pour son déjeuner, ne manque pas de le regarder par transparence devant la flamme d'une bougie, pour s'assurer qu'il n'y a aucune tache. Ainsi faisait jadis Abraham Weill, mon arrière-grand-père aux énormes favoris, tout en fumant sa confortable pipe alsacienne à large fourneau blanc, dans sa belle maison de pierre, à Strasbourg. Une tache indiquerait que l'œuf est fécondé, donc pas cachère. On ne le mange pas. Ce n'est pas que cela m'attendrisse particulièrement, cette histoire d'œuf. C'est juste un point de repère : pas si exotique que ça, ce Guédalia Shackman, cet aïeul qui est en passe de devenir le mien, puisqu'on faisait pareil « chez nous ».

L'après-midi, Guédalia fabrique du vin dans son *kemmerl*, une pièce qu'il s'est réservée à la cave. Dans son *kemmerl* il y a une baignoire. Les voisins le soupçonnent de piétiner son raisin dans la baignoire avant de le mettre à fermenter dans des petits fûts. Personne ne l'a jamais vu piétiner son raisin, mais

s'il ne le piétine pas, comment fait-il et à quoi sert la baignoire? Une fois le vin dans les fûts, le grand-père ne se repose pas. Il ne se repose jamais, Guédalia Shackman, il a même eu une ferme au Canada. Ah! La ferme au Canada! J'en entendrai parler! C'est la petite maison dans la prairie de ma nouvelle famille, et je vous prie de croire que ce n'était pas une sinécure, une ferme dans l'Ontario vers 1914. Donc, une fois son vin dans les fûts, notre énergique grand-père met à tremper des concombres et des poivrons dans de grands seaux remplis de saumure. Ou bien il sale et fait mariner des harengs crus, comme on fait en Russie.

Avant de manger les concombres et les harengs, il les passe sous le robinet d'eau froide pendant des heures. L'eau coule sans cesse dans l'évier de Guédalia.

– Il rince les harengs?

– Il rince tout, les harengs, les cornichons, tous ses *pickles*.

– Pourquoi?

– Parce que son médecin lui a interdit de manger salé.

Eric le regarde rincer ses harengs, parfois aussi il s'assied avec lui sur le divan, face à la télévision. Le grand-père a toujours été fou de catch. À présent, son héros est « Killer » Kowalski. Un géant polonais

qui tue. Pour rire. Il gagne toujours, il est « le bon » alors il gagne contre « le méchant ». Et Guédalia rit à chaque grand coup que donne le Tueur, mais Eric, le catch, ça l'ennuie, il voit bien que c'est du théâtre, que tout est programmé d'avance, que tout est faux. Il retourne jouer dehors.

– Et ta grand-mère ?

– Elle ne parle pas. Pas à moi. Elle parle à ma mère et à ma sœur, en yiddish.

– Elle ne te parle jamais ?

– Jamais. Enfant, je ne parle pas yiddish.

Pendant que Guédalia sale et dessale ses harengs et ses cornichons, qu'il applaudit tout seul devant sa télé aux exploits du Tueur Kowalski, et boit un petit verre du dernier cru sorti de son *kemmerl*, tandis qu'il discute en yiddish avec monsieur Goldman, toujours sirotant son vin car il pense, Guédalia, que l'eau rouille les os et qu'il faut éviter d'en boire, Eric saute par la fenêtre pour aller jouer dans la rue.

Je saute avec lui.

La journée est belle et claire comme si nous avions huit ans. Tout est possible et l'aventure nous guette, en bas, sous nos fenêtres. Quelle aventure dans les rues d'un quartier du Bronx sans aucun intérêt ? Justement, le fait que le quartier n'a rien de vraiment beau, rien de vraiment laid, rien de remarquable, est libérateur. Aucune obligation vis-à-vis du

paysage, rien à regarder, rien à visiter, place libre au jeu. Nous regrettons de ne pas avoir de patins à roulettes : à huit ans, nous étions champions, lui à Brooklyn, moi à Paris.

Il y a une sorte de cour entre les deux immeubles qui font face au nôtre. Espace idéal, Eric me l'a déjà expliqué hier ou la semaine dernière, pour jouer au stickball.

– Au stickball ?

– Un baseball simplifié. On joue avec un manche à balai en guise de batte. L'été, à peine le petit déjeuner avalé, et encore le soir quand la nuit tombait, nous jouions au stickball dans les rues du quartier. L'été, c'était la saison du baseball, nous étions des obsédés de baseball, nos Dodgers seraient finalistes, bien sûr. Nous voulions tous être Sandy Koufax, un *Jewish boy* de Brooklyn, grand, beau, sympathique. Il était nous.

– C'était lui que tu aimais le plus ?

– Je préférais « Duke » Snider.

Je vis dans le Bronx avec un garçon de Brooklyn, qui un soir me déclare le plus sérieusement du monde : « Tu n'imagines pas comme c'est humiliant pour un homme né à Brooklyn de vivre dans le Bronx. » Il a raison. Je n' imagine pas.

Dans le Bronx, j'apprends à connaître Brooklyn, à vivre à Brooklyn. Les deux me sont inconnus,

exotiques. Le Bronx est au nord de Manhattan, Brooklyn est au sud. Je pensais que c'était là la seule différence. Quelle erreur ! J'apprends qu'on ne parle pas du tout à Brooklyn comme on parle dans le Bronx. Pas le même accent, pas la même mentalité. Et puis à Brooklyn les briques sont rouges, tandis que dans le Bronx elles sont jaunes.

J'emménage dans l'enfance brooklynnienne d'Eric.

Nous poussons nos vélos dans les allées à peine larges de quelques mètres qui séparent les immeubles, nous galopons entre les hauts murs de briques rouges auxquels les escaliers d'incendie en acier noir imposent une espèce d'ossature extérieure, visible. Nous nous enfonçons dans des tunnels sombres, nous en ressortons pour longer d'étroits boyaux inondés par une lumière changeante, mouvante, légère ou lourde, douce ou aveuglante, suivant les saisons, rouge comme les briques, verte et jaune comme les grands arbres feuillus qui tendent leurs branches par-dessus les murs. Il y a aussi la cour de l'immeuble, une petite cour carrée assez sinistre, au sol en dalles vertes de moisissure, où l'on peut pendant des heures, sans être dérangé par personne, faire rebondir des balles contre les murs rouges. De temps à autre, on casse une fenêtre et le locataire râle.

Eric habite au rez-de-chaussée, un appartement qui donne directement sur le hall d'entrée, un vaste hall, à la grande cheminée très décorée mais inutile, au plafond orné de grandes moulures peintes en marron, au sol composé de mosaïques compliquées.

Quand on a envie d'aller jouer dehors, on ne traverse pas le hall. On saute, vite fait, par la fenêtre. Si on lève la tête, quelle que soit l'heure, on voit madame Lowenthal : un visage maigre et jaunâtre, des cheveux sombres coiffés bizarrement et formant une sorte de crête au-dessus de son front, des yeux qui suivent tout ce qui se passe dans la rue. Elle habite au deuxième étage et ne quitte jamais sa fenêtre, hiver comme été. Elle est toujours là et tellement immobile que lorsque Eric est très petit, il s'imagine qu'elle est peinte, qu'elle est un tableau posé sur le rebord de la fenêtre.

Les jours qui précèdent et suivent notre mariage, nous restons assis sur les marches de l'immeuble, à attendre que la nuit tombe, à nous laisser envelopper, caresser, par l'obscurité chaude et humide de l'été qui n'en finit pas. Eric me fait remarquer que l'air est trop épais pour que l'on puisse voir les étoiles. « En revanche, l'hiver, me dit-il, quand il fait très froid, les nuits sont claires, même à New York. » Avec son père, Eric a suivi des cours au planétarium. Il avait douze, treize ans. Ensemble ils polissaient

des miroirs de télescope, et ensemble ils regardaient les astres. Ils partageaient cette passion de scruter la voûte céleste. Au début, c'est tout ce que je sais de Sam Weitzner.

Mais à présent ce n'est pas le firmament que nous scrutons. Nous guettons le miracle qui s'accomplit chaque soir sur terre : les gros buissons verts, sans odeur et sans intérêt le jour, s'éclairent la nuit venue, de minuscules ampoules mouvantes, clignotantes, magiques, et pas faciles à attraper : les lucioles. Leur nombre diminue, bien sûr, car nous sommes tout de même en septembre.

Nous en attrapons, elles luisent au creux de notre main. Mon fils s'en réjouit. À Brooklyn, Eric et sa sœur, qui en attrapent chaque soir quelques-unes, les enferment dans des pots en verre, pots de yaourt ou de confiture, et se fabriquent de petites lanternes, très éphémères puisqu'ils relâchent bientôt les lucioles pour qu'elles retournent danser dans les buissons.

Tous les étés de l'enfance d'Eric sont pareils, ils se confondent.

*

Le couteau s'enfonce dans l'écorce verte de la pastèque. Le jus rouge coule sur le plat, déborde sur

la table. Avec ce couteau, le grand-père coupait son *vatermelon*. Et ses harengs. Et ses cornichons. Avec ce couteau, qui ne coupe du reste pas si bien que ça, Eric coupe tout ce qui mérite d'être coupé par le couteau de Guédalia.

Un jour, Eric vient d'avoir sept ans, Guédalia arrête de regarder son Tueur qui tue pour rire, et déclare à son petit-fils : « Souviens-toi d'aujourd'hui, car c'est un grand jour. Le scribe a terminé mon rouleau de la Torah. Il y travaille depuis un an, c'est le temps que ça prend, et ça m'a coûté beaucoup d'argent. J'ai tracé l'une des dernières lettres. J'aurai accompli une grande *mitzvah*, je me suis rapproché de la Torah. »

Le grand-père allume une cigarette. Son long visage maigre s'éclaire d'un petit sourire satisfait, ses yeux brillent d'une lueur espiègle : « L'an prochain, je ferai copier un rouleau au nom de ta grand-mère, ça lui assurera une meilleure place dans le monde à venir. »

Celui qui écrit un *sefer* Torah, c'est comme s'il avait en personne reçu la Torah au mont Sinaï. Et s'il ne peut pas l'écrire, il le fait copier. Il surveille le scribe et lui procure du beau parchemin, de belles plumes et de la bonne encre. Les anges disent que cet homme-là aurait été capable d'aller dans le désert pour y recevoir la Torah. De même, celui qui

corrige ne serait-ce qu'une erreur dans le *sefer* Torah que le scribe est en train de copier, c'est comme s'il avait corrigé beaucoup d'erreurs. C'est pourquoi le scribe fait écrire un caractère, vers la fin du rouleau, à celui qui le lui a commandé.

La semaine suivante, toute la famille accompagne la Torah jusqu'à la synagogue. Pour commencer, voilà Guédalia, droit et fier, costume impeccable, nœud papillon, et le rouleau dans les bras, debout devant chez lui, c'est-à-dire devant le petit immeuble en briques rouges. Puis tous se mettent en marche. Le nouveau *sefer* Torah sera porté cérémonieusement sous un dais, comme une mariée, vers sa résidence définitive. Guédalia et Rivka sont en tête du cortège, vêtus de leurs plus beaux habits. Leurs quatre filles sont là, Ray la communiste, la triste Sally qui pour une fois a quitté son épicerie quelques heures, et puis Eileen et Molly, qui rivalisent d'élégance. Il y a aussi des tas de cousins et de cousines. Nat the doctor, petite moustache coquettement taillée, sourit du haut de ses six pieds je ne sais plus combien de pouces, il domine toute la famille de son sourire tendre et solennel, assez satisfait. Il a fermé son cabinet pour l'occasion. Il se penche pour expliquer à son fils Danny qu'il s'agit là d'un événement familial important et mémorable.

La famille s'arrêtera devant la synagogue mais Guédalia y entrera, souriant, heureux et portant sa Torah, pour y chanter et danser de joie avec ses amis, les *hassidim* du jeune rabbin Ashkenazi.

Je suis fière d'être à présent pourvue d'un aïeul passionné de catch et très pieux, qui vient d'Ouman, qui a donné une Torah aux *hassidim* de Tiferet Shmuel, une toute petite synagogue de Brooklyn, et qui a transmis à Eric le regard noir des Shackman.

La passion du catch

Ouman, 1898

La salle est remplie d'hommes qui poussent de grands cris autour de deux catcheurs en train de se massacrer, du moins en apparence. Torses nus luisant de sueur, bras et jambes entremêlés, cris et jurons. L'arbitre reste collé aux catcheurs, tantôt se jetant entre eux pour retenir celui qui s'emballe trop, tantôt agenouillé et penché sur les deux hommes qui se roulent sur le sol. Cet arbitre est un jeune juif un peu gringalet mais à la barbe épaisse, parfaitement calme, maître de lui et, semble-t-il, des lutteurs. Ce jeune juif gringalet se nomme Guédalia Shackman.

À vingt ans, Guédalia est passionné de catch et passe parfois toute la semaine à Kiev pour assister à des matchs. Il ne se rebelle pas, ou pas encore, contre l'avenir qui lui est tracé : sans doute vendra-t-il, comme son père, Shmiel-Haïm, toutes sortes de

poissons fumés ou marinés, mais le monde de la lutte, ce monde de prouesses physiques et de brutalité à peine contrôlée, l'exalte. J'ai de la peine à imaginer ce jeune juif instruit et peu musclé criant, hurlant, jurant, transpirant comme les robustes paysans ukrainiens qui l'entourent, mais qui sait? Le jeune juif gringalet mais nerveux est plus solide qu'il n'en a l'air, il a passé son enfance à se battre avec ses frères, et leur mère, Esther Shackman, en sait quelque chose. J'imagine qu'il enlève sa *kapote*, le long manteau noir à pans arboré par les juifs pieux, pour rester en bras de chemise et gilet sombre, comme les autres hommes, et qu'il remplace le chapeau noir par une casquette. De toute manière, ses yeux d'un brun sombre et chaud, au regard intense, et son épaisse barbe très noire se voient de loin parmi les yeux pâles, les joues roses et les moustaches blondes des paysans ukrainiens. Remarqué, Guédalia ne l'est pas que pour la couleur de sa barbe. Son sang-froid au milieu de l'agitation, des terribles jurons qui retentissent dans la salle, des cris d'encouragement lancés aux lutteurs, ou encore des insultes, sa rapidité à saisir et évaluer les situations, sa connaissance des règles et sa capacité à les faire respecter, tout en ayant l'air de plaisanter pour que personne ne soit vexé, font de Guédalia Shackman un arbitre de choix, malgré son jeune âge. Il est

souvent engagé pour remplir cette fonction et ce sont là ses premiers gains.

Mais très tôt le vendredi matin, il remet sa *kapote* et son chapeau, court à la gare et saute dans le train de Kazatin, d'où part l'embranchement d'Ouman, construit récemment pour faciliter le transport de céréales et de betteraves dans cette région fertile. Parfois un fermier transporte le jeune homme dans sa carriole avec des marchandises, ou un riche amateur de catch lui offre une place dans sa berline. Quel que soit le mode de locomotion, le voyage prend la journée. Guédalia lit son livre de prières ou bien les Psaumes. Et il arrive chez lui, à Ouman, juste à temps pour le Shabbat.

Le point de vue de Molly

Le Bronx, 1980

– En voilà une qui n’a pas perdu son temps ! hurle Molly Weitzner. Mon fils épris de perfection, mon fils le brillant docteur, mon fils que je croyais ambitieux, mon fils pour qui j’ai toujours voulu ce qu’il y avait de mieux... De si longues études, tant de sacrifices et tout ça pour quoi, pour se marier sans crier gare, avec qui ? Venue de France ou de Tchécoslovaquie, que veux-tu que ça me fasse et quelle différence ? Venue évidemment pour se chercher un mari américain, et à peine débarquée elle met le grappin sur mon fils ! Tu ne crois pas que tu pouvais prétendre à quelque chose de plus reluisant ? Il n’y a pas assez de filles en Amérique ? Tu n’avais que l’embarras du choix. Et moi, j’aurai l’air de quoi et comment je suis supposée annoncer ce magnifique événement, le mariage de mon fils, à la sauvette,

dans le Bronx, avec qui, avec une divorcée tout juste arrivée d'Europe avec son gamin! Quel crime ai-je donc commis pour mériter d'être humiliée de cette façon par mon propre fils? Elle est juive, au moins?

L'été n'est plus qu'un souvenir. Eric a enfin trouvé le courage de décrocher le téléphone pour annoncer à sa mère que nous sommes mariés depuis deux mois.

De l'appareil qu'il tient à bout de bras à cause de la douleur infligée à son tympan, la longue plainte maternelle jaillit impitoyablement. Espoirs trompés, illusions perdues, amertume et déception me repoussent dans le coin le plus reculé de la pièce, m'aplatissent contre le mur, comme autant de gifles.

Ainsi, avant même de rencontrer ma nouvelle belle-mère, je connais le son de sa voix, et aussi son point de vue sur un certain nombre de questions importantes.